

parce qu'au fond je suis une bonne femme, et que je ne vous en veux pas... Sachez donc, mon cher ami, que lorsqu'une femme comme moi a mis dix ans à échafauder sa vie pièce par pièce, morceau par morceau, son premier soin a été d'écarter de l'échafaudage toutes les chances déjà connues de destruction... Or, parmi ces chances, il y a, au premier rang, la manie d'écrire... Sur cent femmes compromises, il y en a les deux tiers qui l'ont été par les lettres qu'elles ont écrites... Les lettres de femme sont faites pour être perdues par celui à qui elles sont adressées, rendues à celle qui les a écrites, interceptées dans le trajet par celui qui ne doit pas les connaître... volées par les domestiques, montrées à tout le monde... En amour, écrire est dangereux, sans compter que c'est inutile... Il résulte de ces théories, que je me suis juré de ne jamais écrire une lettre compromettante, et depuis dix ans je me suis tenu parole.

Olivier. — Alors, les lettres que je recevais de vous ?...

Suzanne. — Sont de madame de Santis, qui est la plus grande écrivassière que je connaisse, qui a la plume à la main toute la journée, qui ne me quittait pas à Bade, et qui me rendait le service de vous répondre, en mon lieu et place, des lettres que je ne lisais même pas... Elle a, du reste, une belle écriture anglaise, longue, mince, aristocratique, élancée comme une lady à la promenade... Ainsi, mon cher ami, vous avez été en correspondance avec Valentine... Soyez tranquille, je ne le dirai pas à votre ami, monsieur Richond, ça pourrait vous brouiller avec lui.

Olivier. — Il n'y a rien à répondre... Ah ! vous êtes d'une jolie force, vous...

Suzanne. — Maintenant, causons sérieusement... De quel droit avez-vous agi comme vous l'avez fait ?... Qu'avez-vous à me reprocher ?... Si monsieur de Nanjac était un vieil ami à vous, un camarade d'enfance, un frère, mais non, vous le connaissez depuis huit ou dix jours... Si vous étiez désintéressé dans la question, mais êtes-vous sûr de ne pas avoir obéi aux mauvais conseils de votre amour propre blessé ?... Vous ne m'aimez pas, je le sais bien, mais on en veut toujours à une femme quand elle vous dit qu'elle ne vous aime plus... Quoi ! parce qu'il vous a plu de me faire la cour, parce que j'ai été assez confiante pour croire en vous, parce que je vous ai jugé un galant homme, parce que je vous ai aimé, peut-être, vous deviendrez un obstacle au bonheur de toute ma vie ?... Vous ai-je compromis ?... Vous ai-je ruiné ?... Vous ai-je trompé, même ?... Admettons, et il faut l'admettre, puisque c'est vrai... que je ne sois pas digne, au point de vue du monde, du nom et de la position que j'ambitionne, est-ce bien à vous, qui avez contribué à m'en rendre indigne, à me fermer la route honorable où je veux entrer ?... Non, mon cher Olivier, tout

cela n'est pas juste, et ce n'est pas quand on a participé aux faiblesses des gens, qu'on doit s'en faire une arme contre eux... L'homme qui a été aimé, si peu que ce soit, d'une femme, du moment que cet amour n'avait ni le calcul ni l'intérêt pour bases, est éternellement l'obligé de cette femme, et quoi qu'il fasse pour elle, il ne fera jamais autant qu'elle a fait pour lui.

Olivier. — Vous avez raison. J'ai peut-être cédé à un mauvais sentiment, à la jalousie, en croyant céder à la voix de l'honneur ; cependant, à ma place, il n'est pas un honnête homme qui n'eût agi comme moi. A cause de Raymond, j'ai eu raison ; à cause de vous, j'aurais dû me taire. C'est une vérité que ce proverbe arabe : La parole est d'argent, le silence est d'or.

Suzanne. — Voilà tout ce que je voulais vous entendre dire. Maintenant...

Olivier. — Maintenant ?

Suzanne, voyant entrer Sophie. — Rien. (A Sophie.) Qu'est-ce que c'est ?

Sophie. — Monsieur de Nanjac est là !...

Suzanne. — J'avais donné des ordres.

Sophie. — Il a insisté pour voir madame la baronne. Je lui ai répondu que madame la baronne ne recevait pas. Il m'a demandé si monsieur de Jalin était ici, je lui ai dit que je n'en savais rien ; il m'a dit de m'en assurer, et si monsieur de Jalin était chez madame, de le prier de venir lui parler.

Suzanne. — Dites à monsieur de Nanjac d'entrer.

Olivier. — Vous allez le recevoir ?

Suzanne. — Non. Vous le recevrez, vous, et vous lui direz maintenant ce que vous croirez devoir lui dire. Rappelez-vous seulement qu'il m'aime, que je l'aime, et que ce que je veux, je le veux... Au revoir, mon cher Olivier. (Elle sort.)

## SCÈNE XII.

OLIVIER, puis RAYMOND.

Olivier. — Allons, autant en finir tout de suite. (A Raymond qui entre.) Vous désirez me parler, mon cher Raymond. La baronne est sortie, nous sommes seuls. Je vous écoute.

Raymond. — Je ne veux pas encore oublier que je vous ai appelé mon ami, Olivier ; cependant...

Olivier. — Cependant ?

Raymond. — Vous m'avez trompé.

Olivier. — Non.

Raymond. — Ecoutez-moi, Olivier. Je suis décidé à ne plus croire qu'aux preuves, et madame d'Ange m'a prouvé le contraire de ce que vous m'avez affirmé. Vous m'avez dit qu'elle n'avait jamais été mariée, j'ai vu le contrat de mariage, vu, de mes yeux vu. Me direz-vous que l'acte est faux ?

Olivier. — Non.

Raymond. — Vous m'avez dit qu'elle n'était pas veuve, j'ai vu l'acte de décès de son mari... Me direz-vous que cet acte est une invention ?...

Olivier. — Non.

Raymond. — Je sors de chez monsieur de Thonnerins, que j'ai interrogé, et qui m'a dit ne rien savoir sur le compte de la baronne. Enfin, ces lettres que vous m'avez dites être de madame d'Ange...

Olivier. — Ne sont pas d'elle, je le sais maintenant. C'est une de ses amies qui me les écrivait en me laissant croire qu'elles étaient de la baronne, et toutes deux se moquaient de moi. Ce n'est donc pas moi qui vous ai trompé ; c'est moi qui ai été trompé. J'ai cru avoir le droit de vous avertir, je ne l'avais pas. Là où ma conscience croyait tenir des preuves contre la baronne, ma fatuité même n'en avait pas une ; enfin, en voulant vous prouver que j'étais votre ami, je me suis prouvé à moi-même que je n'étais qu'un sot. J'ai été bien joué, je vous en réponds.

Raymond. — Alors, vous rétractez tout ce que vous m'avez dit ?

Olivier. — Tout. Elle est de bonne famille, elle a été mariée, elle est baronne, elle est veuve, elle vous aime, elle n'a jamais été pour moi qu'une étrangère, elle est digne de vous. Qui-conque dira le contraire sera un calomniateur, car c'est être un calomniateur que de dire contre une personne une chose qu'on ne peut pas prouver. Adieu, Raymond ; car après ce qui s'est passé, je ne sais trop comment reparaitre devant la baronne, et je ne reviendrai la voir que lorsqu'elle m'y engagera, et je ne crois pas que l'idée lui en vienne de si tôt. Quant à vous, ne m'accusez que de maladresse. Adieu !

Raymond. — Adieu ! (Olivier sort.) Il faudra bien que j'aie le dernier mot de cet homme.

Le Domestique. — Monsieur sait que madame la baronne est sortie, et qu'elle ne rentrera que très-tard.

Raymond, s'asseyant. — C'est bien. J'attendrai.

## ACTE QUATRIÈME.

CHEZ LA BARONNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, LE MARQUIS.

Un domestique, annonçant. — Monsieur le marquis de Thonnerins...

Le marquis. — Bonjour, baronne.

Suzanne. — A quoi dois-je votre bonne visite, mon cher marquis ?...

Le Marquis. — Je viens voir, ma chère Suzanne, si mon notaire vous a remis tout ce qu'il devait vous remettre ?

Suzanne. — Tout... je vous remercie...

Le Marquis. — Et puis je désirais aussi prendre de vos propres nouvelles.

Suzanne. — Je vais bien.

Le Marquis. — Et votre mariage ?...

Suzanne. — Mon mariage !...

Le Marquis. — Oui, se fait-il ?

Suzanne. — C'est vrai... je ne vous ai pas vu depuis longtemps... vous ne savez rien ?

Le Marquis. — Rien !...

Suzanne. — Vous aviez raison, monsieur le marquis... j'étais trop ambitieuse... Il y a des choses impossibles.

Le Marquis. — Vous l'avez ?

Suzanne. — Il le faut bien.

Le Demi-Monde. — Vol. E. No. 2.

Le Marquis. — Conte-moi cela...

Suzanne. — On a parlé !...

Le Marquis. — Qui ?

Suzanne. — Quelqu'un en qui j'avais eu trop de confiance, monsieur de Jalin.

Le Marquis. — Et il a dit à monsieur de Nanjac ?...

Suzanne. — Vous connaissez donc le nom, maintenant ?

Le Marquis. — Oui... Et monsieur de Nanjac, qu'a-t-il fait ?

Suzanne. — Il a cru monsieur de Jalin ; puis, comme il m'aimait, il m'a crue à mon tour...

Le Marquis. — Et maintenant ?...

Suzanne. — Maintenant, il m'aime encore, non plus avec confiance, mais avec jalousie ; ce sont des questions, des soupçons, des surveillances perpétuelles ; et moi, vous le dirai-je, je ne me sens plus la force d'accepter cette vie, qui faisait toute mon ambition. Trembler incessamment que le passé ne s'écroule sur notre tête, étayer tant bien que mal tous les matins sa vie d'un nouveau mensonge, qu'il faudra démentir



le soir, et au milieu de tout cela, aimer sincèrement et purement. Je vous le répète, la chose est impossible, et j'ai déjà usé à cette lutte non-seulement mon énergie, mais encore mon amour. Je n'aime plus monsieur de Nanjac.

Le Marquis. — Est-ce bien vrai, Suzanne?

Suzanne. — Vous êtes la seule personne à qui je ne mente jamais.

Le Marquis. — Vous n'aimez pas monsieur de Nanjac?...

Suzanne. — Je n'aime personne.

Le Marquis. — Ainsi, ce mariage n'aura pas lieu?...

Suzanne. — Non, je garde ma liberté. Je vais me retirer en Italie... Là, on demande moins aux femmes d'où elles viennent, et pourvu qu'elles aient de la fortune, qu'elles reçoivent bien et qu'elles ne soient pas trop laides, on croit tout ce qu'elles disent; j'achèterai une maison sur les bords du lac de Côme, je mettrai du blanc et du rouge comme madame de Santis, je me promènerai sur le lac à la clarté des étoiles, je ferai de la poésie byronnienne, je me poserai en femme incomprise, je recevrai et je protégerai des artistes, et je finirai par épouser, si je veux absolument me marier, un faux prince italien ruiné, qui me mangera ma fortune, qui entretiendra une danseuse et qui me battra par-dessus le marché. N'est-il pas vrai que j'ai pris le bon parti, et qu'une femme comme moi ne peut pas ambitionner autre chose?

Le Marquis. — Et vous partez?

Suzanne. — Dans trois ou quatre jours.

Le Marquis. — Seule?...

Suzanne. — Avec ma femme de chambre....

Le Marquis. — Et monsieur de Nanjac ignore ce départ?...

Suzanne. — Complètement.

Le Marquis. — Et vous ne lui ferez pas savoir où vous allez?

Suzanne. — Si je voulais continuer à le voir, j'aurais plus court de rester à Paris. Si je pars, c'est, au contraire, pour cesser des relations devenues impossibles dans le présent, et plus impossibles encore dans l'avenir?

Le Marquis. — Eh bien! je vous félicite et je vous salue de cette résolution, votre esprit, votre bon sens ont fait ce que la nécessité vous aurait contraint à faire.

Suzanne. — Comment cela?

Le Marquis. — Le hasard est un maladroît qui se mêle de tout ce qui ne le regarde pas. Le hasard a fait que la sœur de monsieur de Nanjac est l'amie de ma sœur à moi; monsieur de Nanjac n'a pas caché ses projets de mariage à sa sœur, qui est venue en parler à la mienne, et c'est ainsi que j'ai appris le nom que je n'ai pas voulu apprendre de vous. Ce n'est pas tout; monsieur de Nanjac est venu lui-même me questionner sur votre compte. Je n'ai rien dit, préférant, en galant homme, vous laisser sortir vous-même, avec les honneurs de la guerre, de cette situation délicate. Je suis venu vous dire

aujourd'hui ce que je vous ai déjà dit une fois: que du moment où, par des circonstances indépendantes de moi, je connaîtrais l'homme que vous voulez épouser, je dirais la vérité à cet homme. J'ai patienté quelques jours, j'ai bien fait, puisque je vous trouve, par d'autres raisons, résolue à ne pas conclure ce mariage. Tout est pour le mieux; si vous êtes sincère....

Suzanne. — Je le suis. Demain monsieur de Nanjac aura recouvré toute sa liberté, et vous pourrez faire de lui, si bon vous semble, un mari pour mademoiselle de Thonnerins.

Le Marquis. — Ma fille n'a rien à faire là-dedans, ma chère Suzanne, ne l'oubliez pas. Tout ce que nous avons dit est sérieux.

Suzanne. — Très sérieux.

Le Marquis. — Soyez heureuse, c'est mon dernier souhait. Adieu, baronne, souvenez-vous....

Suzanne. — Je n'oublie jamais rien.... (*Le Marquis sort au moment où Valentine entre. — Ils se saluent.*)

## SCENE II.

SUZANNE, VALENTINE.

Valentine. — C'est le marquis de Thonnerins qui sort de là?

Suzanne. — Oui.

Valentine. — Il est toujours vert, le marquis!...

Suzanne. — Où allez-vous donc dans ce costume-là?...

Valentine. — Je pars....

Suzanne. — Quand cela?

Valentine. — Dans une heure.

Suzanne. — Pour?...

Valentine. — Pour Londres.... et de là pour la Belgique.... et l'Allemagne.

Suzanne. — Seule?...

Valentine. — Non pas.... on m'accompagne....

Suzanne. — Et votre procès?

Valentine. — Je ne le fais pas. Je me suis contentée d'introduire un référé.... que j'ai perdu. — Le président m'a dit, quand je suis allée lui exposer mes griefs: Croyez-moi, madame, laissez votre mari tranquille, c'est ce que vous avez de mieux à faire.... Et je pars....

Suzanne. — Il y a longtemps que je ne vous ai vue.

Valentine. — J'ai eu des emplettes à faire pour mon voyage. Il paraît qu'on ne trouve rien en Angleterre.... J'ai dû aussi résilier mon bail de la rue de la Paix. J'ai payé une année au propriétaire, qui m'a laissée déménager; j'ai donné une indemnité au tapissier, qui a repris ses meubles, et me voilà libre comme l'air.

Suzanne. — Et vous n'avez pas trouvé le temps de venir m'apporter la réponse que j'attendais.

Valentine. — Je vous ai écrit le résultat. N'avez-vous pas reçu ma lettre?....

Suzanne. — Si, mais....

Valentine. — C'est cela que je viens vous conter....

Suzanne. — Je vous écoute.

Valentine. — J'ai écrit à madame de Lornan une lettre anonyme.

Suzanne. — Très bien.

Valentine. — J'ai eu soin de déguiser mon écriture. Dans cette lettre, je lui disais qu'une femme qui lui porte le plus grand intérêt, mais qui ne pouvait se nommer, avait absolument besoin de causer avec elle.... Je lui laissais entendre qu'il s'agissait de monsieur de Jalin.... Je lui recommandais la discrétion, et je lui donnais un rendez-vous avant hier au soir.

Suzanne. — Elle est venue à ce rendez-vous?...

Valentine. — Oui, accompagnée d'une autre femme qui l'a quittée à quelques pas pour la laisser causer avec moi, et qui l'a attendue.... Le rendez-vous avait lieu aux Tuileries.... il faisait sombre, j'étais voilée. Il eût été impossible de voir mon visage, mais moi j'ai vu le sien, elle est belle.

Suzanne. — Que lui avez-vous dit?...

Valentine. — Ponctuellement ce dont nous étions convenues: qu'Olivier la trompait, qu'il était amoureux de mademoiselle de Sancenaux, qu'il voulait l'épouser, que c'était une folie, un malheur même, que la jeune fille n'était pas digne de lui. J'ai eu l'air de croire qu'elle, madame de Lornan, n'était que l'amie d'Olivier; et en effet, elle n'est que son amie, mais elle l'aime et elle est jalouse.

Suzanne. — Lui avez-vous parlé de moi?

Valentine. — C'est elle qui m'a parlé de vous la première.... je lui ai dit que je vous connaissais, que je savais que vous étiez au courant de toute cette affaire et qu'à vous deux vous pourriez empêcher ce mariage. Que c'était un service à rendre à monsieur de Jalin. Elle a hésité longtemps, elle m'a fait promettre que vous seriez seule à l'heure où elle viendrait, je le lui ai promis, et comme je vous l'ai écrit, elle sera ici à deux heures. Cette pauvre femme n'a plus la tête à elle.... qui croirait jamais que ce monsieur de Jalin peut inspirer de pareilles passions? Avez-vous de ses nouvelles?

Suzanne. — A qui?...

Valentine. — A monsieur de Jalin....

Suzanne. — Oui.

Valentine. — Dans quels termes est-il avec monsieur de Nanjac?

Suzanne. — Ils ne se voient plus....

Valentine. — Cependant, Olivier vient toujours vous voir.

Suzanne. — Non, mais il m'a écrit....

Valentine. — Que vous dit-il?

Suzanne. — Il m'écrit une lettre incompréhensible.... qu'il m'aime, que s'il a voulu em-

pêcher mon mariage c'est qu'il est amoureux de moi....

Valentine. — C'est peut-être vrai....

Suzanne. — Qui sait, peut-être? mais il y a des chances pour que cela ne le soit pas, d'autant plus qu'il me demande un rendez-vous chez lui. Il voudrait me donner une explication, qu'il ne pourrait, dit-il, me donner chez moi.

Valentine. — En effet, ceci peut cacher une ruse.

Suzanne. — Cependant, je suis certaine qu'il est au plus mal avec monsieur de Nanjac.

Valentine. — Si ce monsieur de Nanjac pouvait donc lui donner un coup d'épée pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne le regarde pas!... Je ne peux pas le souffrir, ce monsieur de Jalin, c'est lui qui a monté la tête à Hippolyte contre moi. Aussi, ma chère, si vous pouvez lui faire un tour, ne vous gênez pas, je vous donne ma procuration, et j'en prends la moitié sur mon compte.

Suzanne. — Soyez tranquille... je n'oublie rien.... A quoi serviraient les offenses, si on les pardonnait? Monsieur de Jalin a dit entre autres choses à monsieur de Nanjac qu'on ne devait pas amener une femme honnête dans notre société. Il se trouvera aujourd'hui chez moi avec madame de Lornan. Cela modifiera sans doute un peu son opinion....

Valentine. — Il va donc venir?...

Suzanne. — Oui.

Valentine. — Il sera furieux.... S'il allait se fâcher....

Suzanne. — Allons donc!.... au moindre mot qu'il dirait il se ferait une affaire avec monsieur de Nanjac, et il n'en a pas envie.... Il recevra la leçon et se taira....

Valentine. — C'est égal, je voudrais bien être là!

Suzanne. — Restez.

Valentine. — Non, il faut que je parte.... Allons, adieu. Vous m'écrirez à Londres, poste restante, au nom de mademoiselle Rose; c'est le nom de ma femme de chambre. Jusqu'à ce que sois en sûreté, je ne veux pas que mon mari puisse savoir où je suis. Allons, adieu!... Cela me fait un drôle d'effet de quitter Paris.... on ne s'amuse que là.... mais il le faut.... Allons, adieu.

Suzanne. — Vous me donnerez de vos nouvelles?

Valentine. — Je n'y manquerai pas... Adieu. (*Monsieur de Nanjac entre au moment où elle sort.*)

## SCENE III.

SUZANNE, RAYMOND.

Suzanne. — Encore une que je ne verrai plus quand je serai mariée. (*A Raymond.*) J'étais impatiente de vous voir....

Raymond. — Tout est prêt.



Suzanne. — Le contrat ?...  
 Raymond. — Nous le signerons demain...  
 Suzanne. — Et nous partirons ?...  
 Raymond. — Quand vous voudrez.  
 Suzanne. — Vous m'aimez donc toujours ?...  
 Raymond. — Et vous, Suzanne ?...  
 Suzanne. — Pouvez-vous en douter maintenant ?... Ne vous ai-je pas donné toutes les preuves que je pouvais vous donner ?... Oh ! oui !... je vous aime bien.  
 Raymond. — Mais, dites-moi, est-ce que vous avez revu monsieur de Jalin ?  
 Suzanne. — Non. Pourquoi ?  
 Raymond. — C'est que je viens de le voir se dirigeant de ce côté avec son ami, monsieur Richond.  
 Suzanne. — Il vient ici, en effet.  
 Raymond. — Je croyais que vous ne deviez plus le recevoir... Je vous en avais priée, vous me l'aviez promis.  
 Suzanne. — Il m'a écrit qu'il avait à me parler... Je le reçois comme s'il ne s'était rien passé... Je n'aurai même pas l'air de savoir qu'il s'est passé quelque chose, comme je vous conseille, à vous, de l'avoir oublié.  
 Raymond. — Allez donner les derniers ordres pour la réunion de demain. Je désire que notre mariage soit officiellement annoncé à tous nos amis, y compris monsieur de Jalin, que je vais recevoir, car je tiens à être la première personne qu'il verra ici. Je veux qu'il sache bien quelle attitude il doit prendre dans votre maison, et je vous rejoins tout de suite. *(Elle sort.)*

## SCENE IV.

RAYMOND, OLIVIER, HIPPOLYTE.

Le Domestique, *annonçant*. — Monsieur Olivier de Jalin, monsieur Hippolyte Richond.  
 Raymond, *saluant*. — Messieurs !...  
 Olivier. — Votre santé est bonne, Raymond ?  
 Raymond. — Excellente ; je vous remercie.  
 Olivier. — Est-ce que la baronne est visible ?...  
 Raymond. — Elle m'a chargé de vous prier de l'attendre, elle va venir dans quelques instants... Messieurs !... *(Il salue, et sort.)*

## SCENE V.

HIPPOLYTE, OLIVIER.

Olivier. — Tu as vu la figure qu'il me fait ?...  
 Hippolyte. — Elle n'était pas difficile à voir, mais tu devais bien t'y attendre en venant ici. Et pourquoi y viens-tu ?... Tu étais sorti de toutes ces intrigues, à quoi bon y rentrer ? Tu as fait ton devoir... Monsieur de Nanjac veut absolument épouser cette femme ; puisqu'il est comme Guzman et qu'il ne connaît pas d'obstacle, laisse-le faire. En somme, cela ne te regarde plus.

Olivier. — Tu as parfaitement raison, et j'étais décidé à ne plus me mêler de tout cela, bien qu'il y ait des gens qui vaillent la peine d'être sauvés malgré eux ; mais les femmes n'ont de mesure en rien, et Suzanne vient me provoquer de nouveau. Ce n'est pas ma faute.

Hippolyte. — Tu n'attendais qu'un prétexte pour revenir chez elle.

Olivier. — C'est possible, mais raison de plus pour ne pas fournir ce prétexte.

Hippolyte. — Voyons cette provocation.

Olivier. — Une lettre anonyme a été écrite à madame de Lornan par ta femme.

Hippolyte. — Par ma femme ?...

Olivier. — Oui ; l'écriture était déguisée, mais je l'ai reconnue, je suis payé pour la connaître... Cette lettre, qui demandait un rendez-vous à madame de Lornan, m'a été montrée par sa gouvernante, qui sait l'intérêt que je porte à sa maîtresse, bien que Charlotte continue à ne pas me recevoir... Il y a de la Suzanne là-dessous ; mais qu'elle prenne garde ! Si ce que je crois est vrai, si elle tente quelque chose contre madame de Lornan, je ne sais pas comment je m'y prendrai, mais, cette fois, je démantibulerai si bien son mariage, que je veux être pendu si elle en retrouve un morceau !

Hippolyte. — Si je commençais toujours par faire arrêter ma femme ? Tant qu'elle ne faisait de mal qu'à moi, c'était bien, mais du moment qu'elle en fait aux autres...

Olivier. — Je dénouerai bien la chose moi-même. Quand j'ai appris ces nouvelles histoires, j'ai écrit à Suzanne pour la prier de venir chez moi, ce qu'elle s'est bien gardée de faire ; mais elle m'a répondu qu'elle m'attendait aujourd'hui. Laisse-moi jeter ma ligne où je voudrai, et ne fais pas de bruit, avant une heure ça mordra.

## SCENE VI.

LES MÊMES, LA VICOMTESSE.

La Vicomtesse. — Où donc est la baronne ?...

Olivier. — Qu'avez-vous, ma chère vicomtesse ? vous arrivez comme la tempête !...

La Vicomtesse. — Vous me voyez furieuse !

Olivier. — Eh bien, je ne suis pas fâché de vous voir ainsi. Je vous ai toujours vue gaie, cela me change.

La Vicomtesse. — Je ne suis pas en train de plaisanter.

Olivier. — Alors, je réponds à votre question : la baronne est avec monsieur de Nanjac, et nous l'attendons.

La Vicomtesse, *emmenant Olivier à part ; à Hippolyte*. — Pardon monsieur... *(A Olivier.)* Vous savez ce qu'a fait Marcelle ?

Olivier. — Elle a dit franchement à monsieur de Nanjac qu'elle ne voulait pas l'épouser.

La Vicomtesse. — Oui.

Olivier. — Puisqu'elle ne l'aime pas.

La Vicomtesse. — La belle raison ! Mais ce

## SCENE VII.

LES MÊMES, SUZANNE.

Suzanne. — Bonjour, vicomtesse...

La Vicomtesse. — Bonjour, ma chère enfant...

Suzanne. — Qu'avez-vous ?

La Vicomtesse. — Je vous conterai cela plus tard... Je vous rapporte ce que vous avez eu l'obligeance de me prêter.

Suzanne. — Cela ne pressait pas...

La Vicomtesse. — Je n'en avais plus besoin, merci...

Suzanne. — Vous êtes bien aimable, monsieur, d'avoir pensé à venir me faire une petite visite avec monsieur Jalin.

Hippolyte. — Je craignais d'être indiscret, mais Olivier...

Suzanne. — Les amis de monsieur de Jalin sont les miens...

Hippolyte. — Merci, madame...

Suzanne, *à Olivier*. — Vous voilà, vous ?...

Olivier. — Mais, oui... Vous m'avez écrit de venir vous voir...

Suzanne. — Afin d'apprendre ce que vous avez à me dire...

Olivier. — Je vous l'ai écrit.

Suzanne. — Vous m'aimez ?

Olivier. — Je vous aime.

Suzanne. — C'est pour cela que vous vouliez me voir venir chez vous... Que j'aille chez vous, moi, pour que monsieur de Nanjac en soit prévenu et me voie entrer dans votre maison ?... C'est une guerre d'enfants que vous me faites-là, avec des canons de bois et des boulets de mie de pain... Vous voulez donc me désarmer ?

Olivier. — Vous ne me croyez pas ?

Suzanne. — Non.

Olivier. — C'est bien, adieu.

Suzanne. — Restez... Je veux vous faire voir quelque chose.

Olivier. — Quoi donc ?

Suzanne. — Je ne peux pas vous le dire c'est une surprise.

*(Pendant cette conversation, Raymond est entré et il cause avec la vicomtesse et Hippolyte.)*

Suzanne, *haut à la Vicomtesse*. — Ma chère vicomtesse, vous devez connaître une madame de Lornan, vous ?

La Vicomtesse. — Je l'ai connue autrefois, mais nous nous sommes perdues de vue.

Suzanne. — On la dit très vertueuse.

La Vicomtesse. — C'est vrai.

Suzanne. — Et très-difficile sur le choix des maisons où elle va.

La Vicomtesse. — Elle voit peu de monde.

Suzanne. — Elle va venir... Je vous présenterai à elle, mon cher monsieur de Nanjac, vous verrez une charmante personne.

Olivier. — Si elle vient.

Suzanne. — Ah ! au fait, c'est vrai, vous con-

n'est pas tout ; quand je suis entrée ce matin dans la chambre de Marcelle, il n'y avait personne.

Olivier. — Il y avait une lettre.

La Vicomtesse. — Oui, une lettre dans laquelle Marcelle m'annonce qu'elle a trouvé le moyen de ne m'être plus à charge ; que je n'ai rien à craindre, que je n'aurai pas à rougir d'elle. Olivier. — Et elle vous dit qu'elle retourne dans l'institution où elle a été élevée.

La Vicomtesse. — Vous l'avez donc vue ?

Olivier. — Je viens de la voir.

La Vicomtesse. — Où ?

Olivier. — A sa pension.

La Vicomtesse. — Comment cela se fait-il ?

Olivier. — Elle m'a écrit.

La Vicomtesse. — A vous ?

Olivier. — A moi.

La Vicomtesse. — A quel propos ?

Olivier. — C'était moi qui lui avais donné le conseil de faire ce qu'elle a fait.

La Vicomtesse. — De quoi vous mêlez-vous ?

Olivier. — De ce qui me regarde.

La Vicomtesse. — Et c'est vous, sans doute aussi, qui lui avez donné le conseil de quitter Paris ?

Olivier. — Justement, et elle part demain. Sa maîtresse de pension lui a trouvé une place...

La Vicomtesse. — Une place ?

Olivier. — A Besançon, dans une famille excellente ; mademoiselle de Sancenaux y donnera des leçons d'anglais et de musique à une petite fille. Huit cents francs par an, le logement et la table. Ce ne sera pas bien amusant, mais elle trouve cela plus honorable que de rester à Paris, à manquer des mariages, à jouer au lansquenet et à se compromettre. Je suis de son avis.

La Vicomtesse. — Eh bien ! vous avez fait là de la belle besogne !... Enfin !... je vais lui écrire que je la prie au moins de changer de nom. Une de Sancenaux, la fille de mon frère, compromettre ainsi sa famille !... Une Sancenaux institutrice !... pourquoi pas femme de chambre ?...

Olivier. — Voilà ce que vous appelez compromettre sa famille, vous ?... Ma chère vicomtesse, celui qui vous a vendu de la logique vous a volé votre argent. Ce doit être monsieur de Latour...

La Vicomtesse. — Comment la marier jamais, après un pareil scandale...

Olivier. — Elle se mariera peut-être plus vite qu'en restant chez vous.

La Vicomtesse. — Elle n'en prend pas le chemin.

Olivier. — Tout chemin mène à Rome, et le plus long est souvent le plus sûr.

La Vicomtesse. — C'est bien, nous verrons... J'ai fait pour elle ce que j'ai pu. Elle n'est que ma nièce, après tout.



naissez beaucoup madame de Lornan, mon cher monsieur de Jalin.

Olivier. — C'est pour cela que je parierais bien qu'elle ne viendra pas, ou du moins que si elle vient, elle n'entrera pas.

Suzanne. — Que pariez-vous ?

Olivier. — Ce que vous voudrez... Ce qu'une femme comme il faut peut parier... Un sac de bonbons... ou un bouquet.

Suzanne. — Je tiens le pari (*voyant le Domestique*), et j'ai idée que je vais le gagner tout de suite... Qu'y a-t-il ?

Le Domestique. — Une dame qui désire parler à madame la baronne.

Suzanne. — Le nom de cette dame ?

Le Domestique. — Elle n'a pas voulu le dire.

Suzanne. — Répondez à cette dame que je ne reçois que les gens qui se nomment.

(*Le Domestique sort.*)

Olivier. *bas à Raymond.* — Raymond, au nom de notre ancienne amitié, empêchez que madame de Lornan entre dans ce salon.

Raymond. — Parce que ?

Olivier. — Parce qu'il peut résulter de cette visite un grand malheur.

Raymond. — Pour qui ?

Olivier. — Pour plusieurs personnes.

Raymond. — Je n'ai aucun droit dans la maison de madame d'Ange... Elle reçoit qui bon lui semble, cela ne me regarde pas.

Olivier. — C'est bien.

Le Domestique, *ouvrant la porte.* — Madame de Lornan fait demander si madame la baronne peut la recevoir.

Suzanne. — Oui, faites entrer.

Olivier. — La malheureuse !

(*Il court vers la porte et sort.*)

## SCENE VIII.

LES MÊMES, moins OLIVIER.

Hippolyte. — Dieu veuille que vous ne regrettiez pas ce que vous venez de faire, madame !

Suzanne. — Je n'ai jamais rien regretté de ma vie. (*A Raymond, qui s'apprête à sortir.*) Restez !... Monsieur de Jalin va offrir son bras à madame de Lornan... Il a perdu son pari, il fait bien les choses.

(*Raymond se dirige vers la porte ; au moment où il y arrive, elle s'ouvre ; Olivier paraît.*)

## SCENE IX.

LES MÊMES, OLIVIER.

Raymond. — D'où venez-vous, monsieur ?

Olivier. — Je viens de dire à madame de Lornan que je ne voulais pas qu'elle entrât ici.

Raymond. — Et de quel droit ?...

Olivier. — Du droit qu'a un honnête homme d'empêcher une honnête femme de se perdre.

Suzanne. — Surtout quand cette honnête femme est la maîtresse de cet honnête homme.

Olivier. — Vous mentez, madame !

Raymond. — Monsieur, vous insultez une femme.

Olivier. — Depuis huit jours, monsieur, vous n'attendez que l'occasion de me chercher une querelle, et je ne suis venu ici moi, que pour vous fournir cette occasion. Vous croyez qu'un coup d'épée tranchera le nœud dans lequel vous êtes pris, va pour le coup d'épée. Je suis à vos ordres.

Raymond. — dans une heure, monsieur, mes témoins seront chez vous.

Olivier. — C'est bien, je les attends.

Raymond. — Les conditions seules du combat seront à régler. Les causes de la rencontre doivent rester inconnues.

Suzanne. — Raymond ! (*Il s'apprête à sortir.*)

Raymond. — Attendez-moi, Suzanne, je reviens. (*Il sort.*)

## SCENE X.

LES MÊMES, moins RAYMOND.

Olivier. — Vous avez mis en face l'un de l'autre deux hommes qui vous aiment, vous voyez ce qu'il en est résulté, Suzanne ; Dieu sait ce qu'il en résultera encore. Viens, Hippolyte.

(*Ils saluent et sortent.*)

## SCENE XI.

SUZANNE, LA VICOMTESSE.

La Vicomtesse. — Une provocation chez vous, ma chère baronne, entre deux hommes si liés il y a quelques jours encore ? comment cela se fait-il ?...

Suzanne. — Je n'en sais rien, ma chère vicomtesse.

La Vicomtesse. — Mais vous ne laisserez pas ce duel avoir lieu ?

Suzanne. — Il faudra bien que je l'empêche, j'ai fait plus difficile que cela.

La Vicomtesse. — Puis-je vous être bonne à quelque chose ?

Suzanne. — Non, à rien, ma chère vicomtesse, merci.

La Vicomtesse. — Alors, je vous laisse, vous n'avez pas trop de temps pour arranger cette affaire ; vous me ferez donner des nouvelles.

Suzanne. — Oui, je vous le promets, revenez dans la journée, ou je passerai chez vous.

La Vicomtesse. — A tantôt. (*En sortant.*)

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

(*Elle sort.*)

## SCENE XII.

SUZANNE, SEULE.

Décidément, cet Olivier est plus brave que je ne croyais ; ah ! c'est beau, un honnête homme. Et Olivier n'aime pas cette madame de Lornan : comment serait-il donc s'il l'aimait ?

Le Domestique, *paraissant.* — Une lettre pour madame la baronne.

Suzanne. — C'est bien... allez. (*Elle ouvre la lettre.*) C'est du marquis. (*Elle lit.*) « Vous m'avez trompé, vous avez reçu monsieur de Nanjac, et ce mariage que je vous ai dit être impossible, vous voulez le conclure malgré ma défense. Je vous donne une heure pour le rompre. Si dans une heure vous n'en avez pas trouvé le moyen, j'apprendrai tout à monsieur de Nanjac. » Oh ! ce passé qui me retombe goutte à goutte sur le front, ne l'effacerai-je donc jamais de ma vie ?... J'avouerai tout, non ! je lutterai jusqu'à la fin ; gagnons du temps, c'est le principal. (*Elle écrit, et en écrivant.*) Tu vas aller chez monsieur de Thonnerins, tu lui remettras toi-même cette lettre. Ferme cette porte.

## SCENE XIII.

SOPHIE, SUZANNE, RAYMOND.

Sophie. — Madame, monsieur de Nanjac.

Suzanne, *refermant tranquillement son buvard.* — C'est bien. Allez, Sophie, vous ferez cette commission plus tard. (*Sophie sort. — A Raymond.*) Eh bien, mon ami...

Raymond. — Je viens de chez deux camarades, deux officiers pour les prier de me servir de témoins. Ils étaient sortis. Je leur ai laissé un mot.

Suzanne. — Voyons, Raymond, ce duel n'aura pas lieu.

Raymond. — Vous êtes folle, Suzanne ; j'arrange les duels de monsieur de Latour et de monsieur de Maucroix, mais je ne laisse pas arranger les miens. D'ailleurs, monsieur de Jalin a raison, je le hais.

Suzanne. — Renoncez à moi, Raymond, je ne vous ai fait encore que du mal.

Raymond. — Vous serez ma femme, je vous l'ai juré, je me le suis juré à moi-même, ce sera. Mais il se peut que je sois tué. Sur le terrain un homme en vaut un autre, et monsieur de Jalin est brave, il se défendra bien. Je ne veux pas mourir sans avoir tenu ma promesse. Je vais écrire à mon notaire de venir ici. Quand j'irai me battre, vous serez ma femme.

(*Il s'assied à la table et va pour ouvrir le buvard.*) Suzanne, *avec un mouvement involontaire.* — Qu'allez-vous faire ?

Raymond. — Ecrire à mon notaire de venir. Vous aurez la bonté de faire porter la lettre.

Suzanne. — C'est inutile.

Raymond. — Qu'avez-vous donc ? n'est-ce pas convenu ?...

Suzanne. — Oui, mais vous avez bien le temps.

Raymond. — Au contraire, je l'ai fort peu.

Suzanne. — Je vais vous donner ce qu'il faut pour écrire.

Raymond. — Il y a là tout ce dont j'ai besoin.

Suzanne. — Non.

Raymond. — Vous vous trompez, vous écriviez quand je suis revenu.

Suzanne. — Raymond, je vous prie de ne pas ouvrir ce buvard.

Raymond. — Je ne l'ouvre pas, puisque vous écrivez des choses que je ne dois pas voir.

Suzanne. — Un soupçon encore ?

Raymond. — Non, ma chère Suzanne, non ; du moment que vous avez des secrets, je les respecte.

Suzanne. — Ouvrez, alors, et lisez.

Raymond. — Vous permettez.

Suzanne. — Oui.

(*Raymond va pour ouvrir, Suzanne l'arrête.*)

Suzanne. — Êtes-vous assez défiant ?

Raymond. — Moi ! ce n'est pas à vous de m'accuser de cela, ce n'est pas de la défiance, c'est de la curiosité. Vous m'autorisez à regarder, je regarde.

Suzanne. — Vous me promettez de ne pas vous moquer de moi.

Raymond. — Je vous le promets.

Suzanne. — Si vous saviez de quoi il s'agit...

Raymond. — Nous allons le savoir.

Suzanne. — Vous serez bien avancé quand vous saurez que je commande pour notre voyage...

Raymond. — Quoi ?

Suzanne. — Des chiffons, mon Dieu, des jupes brodées, des robes de soie à corsages froncés, avec des volants en travers. Voilà des détails bien intéressants pour un homme !

Raymond. — C'est là tout le secret ?

Suzanne. — Oui.

Raymond. — Ainsi, vous écriviez à votre couturière ?

Suzanne. — Tout bonnement.

Raymond. — Pendant que j'allais chercher des témoins pour me battre, vous commandiez des robes. Voyons, Suzanne, vous me prenez donc décidément pour un sot ?

Suzanne. — Raymond !...

Raymond. — Je veux savoir à qui vous écriviez.

Suzanne. — C'est ainsi que vous le prenez ; vous ne le saurez pas !

(*Elle ouvre le buvard et prend la lettre.*)

Raymond. — Prenez garde !

Suzanne. — Des menaces !... et de quel droit ? grâce à Dieu, je ne suis pas encore votre femme. Je suis ici, chez moi, libre, maîtresse de mes actions comme je vous laisse libre et maître



de vous-même. Est-ce que je vous questionne ? Est-ce que je fouille dans vos papiers ?

Raymond. — Cette lettre ?

Suzanne. — Vous ne l'aurez pas, vous dis-je ! Je n'ai jamais cédé à la violence, je vous ai dit la vérité : libre à vous de supposer et de croire tout ce que bon vous semblera.

Raymond. — Je suppose que vous me trompez.

Suzanne. — Soit !

Raymond, *courant vers elle*. — Suzanne !...

Suzanne. — Assez, monsieur ! je vous rends votre parole, je reprends la mienne, il n'y a plus rien de commun entre nous.

Raymond. — Vous avez déjà employé ce moyen, madame ; cette fois je reste.

Suzanne. — A quel homme ai-je donc affaire ?

Raymond. — Vous avez affaire à un homme qui ne vous a demandé, en échange du nom honorable qu'il vous donnait, que la sincérité d'une minute, et à qui vous avez juré que vous n'aviez rien à vous reprocher ; qui demain va se battre avec un homme de l'honneur duquel il ne peut douter pour soutenir votre honneur, dont il doute ; qui depuis quinze jours se débat dans des mensonges et des duplicités, sans appeler autre chose à son aide que la loyauté, la franchise et la confiance, et qui est résolu maintenant à connaître la vérité par quelque moyen que ce soit. Si cette lettre ne la renferme pas toute entière, je juge à votre émotion qu'elle en renferme une partie. Il me faut cette lettre, donnez-la-moi, ou je la prends.

Suzanne. — Vous ne l'aurez pas.

Raymond. — Cette lettre !...

Suzanne. — Vous portez la main sur une femme ?

Raymond. — Cette lettre !...

Suzanne. — Eh bien ! je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé !... Je vous trompais ; laissez-moi maintenant.

Raymond. — Cette lettre !...

(*Il saisit la main dans laquelle Suzanne tient la lettre.*)

Suzanne. — Raymond, je vous dirai tout... Vous me faites mal... je ne suis pas coupable. Au nom de ta mère !... (*Il lui arrache la lettre.*) Misérable ! (*Elle tombe épuisée sur une chaise.*) C'est bien, lisez ; mais je me vengerai, je vous le jure.

Raymond, *lisant d'une voix émue*. — « Je vous en prie, ne me perdez pas ; il faut que je vous voie, je vous expliquerai tout. Ce que vous m'ordonnerez de faire, je le ferai. Ce n'est pas ma faute si monsieur de Nanjac m'aime, et je l'aime, c'est mon excuse... Je dépends de vous ; cependant, soyez généreux, pardonnez-moi ; s'il connaissait la vérité, je mourrais de honte. Je vous promets de ne pas être sa femme ; mais qu'il ne sache rien ; attendez-moi, dès que je serai libre, je... » (*Parlé.*) Et je doutais encore... (*Il cache sa tête dans ses mains.*) Que vous avais-je fait, Suzanne ?

pourquoi me tromper ?... Tenez, voici cette lettre ; adieu !...

(*Il va pour sortir ; à moitié chemin, il se laisse tomber sur une chaise et ne peut retenir ses larmes.*)

Suzanne. — Raymond !...

Raymond. — Vous avez fait pleurer un homme qui n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère. Je vous remercie, les larmes font du bien.

Suzanne. — Vous m'avez déchiré les bras et les mains, Raymond.

Raymond. — Je vous demande pardon, c'est une lâcheté ; mais je vous aimais !...

Suzanne. — Moi aussi, je vous aimais.

Raymond. — Si vous m'aviez aimé, vous ne m'auriez pas menti !...

Suzanne. — Il n'est pas une femme qui, à ma place, vous eût fait l'aveu que vous me demandiez ; je vous aimais, je vous estimais, je voulais être aimée et estimée de vous. Je vous raconterai toute ma vie. Oui, il y a une chose que je devais vous cacher, mais une seule. Si vous saviez, je suis moins coupable que je ne parais ; et puis j'étais sans conseils, sans appui. J'aurais dû tout vous dire, voilà ma faute. Vous êtes généreux, vous m'auriez pardonné. Maintenant, vous ne croyez plus en moi ; mais si je ne suis pas assez pure pour être la femme d'un homme comme vous, je vous aime assez pour que vous m'aimiez ; rien ne me force à vous le dire, maintenant, Raymond, crois en moi, je t'aime.

Raymond. — A qui écriviez-vous cette lettre ?

Suzanne. — Vous iriez chercher querelle à cet homme ?

Raymond. — Je ne lui dirai rien ; mais, dites-moi son nom !

Suzanne. — Cet homme n'est rien pour moi, vous le savez bien, puisque je lui écrivais que je vous aime.

Raymond. — De quel droit vous défend-il d'être ma femme ?

Suzanne. — Je vous raconterai tout, mais soyez plus calme.

Raymond. — Adieu !

Suzanne. — Je vais tout vous dire !

Raymond. — J'écoute !

Suzanne. — J'écrivais cette lettre à...

Raymond. — A Olivier ?

Suzanne. — Non, je vous le jure ; mais promettez-moi de ne pas provoquer cet homme.

Raymond. — Je vous le promets.

Suzanne. — J'écrivais au marquis de Thonnerins. (*Raymond fait un mouvement.*) Raymond, mettez-vous à la place d'une pauvre femme abandonnée de tout le monde ; le marquis avait le droit de me défendre d'être votre femme, c'est à lui que je dois tout.

Raymond. — Ainsi, votre mariage ?

Suzanne. — Il est faux !

Raymond. — Ces papiers que vous m'avez montrés ?

Suzanne. — Appartenaient à une jeune fem-

me, morte à l'étranger, sans amis, sans parents.

Raymond. — Et votre fortune ?

Suzanne. — Elle me vient de monsieur de Thonnerins.

Raymond. — Et voilà quelle honte vous me prépariez en échange de ma confiance, de mon amour ! Au lieu de tout m'avouer, noblement, dignement, vous m'apportiez un nom volé et une fortune acquise au prix de votre déshonneur. Vous ne compreniez pas qu'une fois votre mari, si j'avais appris quel infâme marché j'avais fait, je n'avais plus qu'à vous tuer et à me faire sauter la cervelle. Non-seulement vous ne m'aimiez pas, Suzanne, mais vous ne m'estimiez pas.

Suzanne. — Oui, je suis une créature misérable ; j'en mérite ni votre amour ni votre souvenir. Partez, Raymond ; oubliez-moi.

Raymond. — Mais ce n'est pas tout sans doute ; allons jusqu'au bout. Qu'avez-vous encore à m'avouer ?...

Suzanne. — Rien !

Raymond. — Olivier, ce n'est ni la misère ni l'abandon qui vous auraient poussée vers lui. Si cet homme a été votre amant, c'est que vous l'avez aimé, et je sens que je ne vous pardonnerai jamais d'avoir appartenu à cet homme.

Suzanne. — Olivier n'a jamais été rien pour moi ; il vous l'a dit lui-même, et vous le savez bien.

Raymond. — Vous me le jurez ?

Suzanne. — Je vous le jure.

Raymond. — Et vous m'aimez ?

Suzanne. — Vous aurais-je tout avoué si je ne vous aimais pas ?

Raymond. — Eh bien ! Suzanne, je ne vous demande plus qu'une preuve de cet amour.

Suzanne. — Dites.

Raymond. — Renvoyez à monsieur de Thonnerins tout ce que vous tenez de lui.

Suzanne, *sonnant*. — A l'instant même ! (*Elle prend des papiers, les enveloppe, les cache.*—*Au domestique qui entre.*) Portez tout de suite ces papiers à monsieur de Thonnerins ; il n'y a pas de réponse.

Le Domestique. — Monsieur le marquis monte en ce moment même l'escalier.

Suzanne. — Lui !...

Raymond. — Priez monsieur le marquis d'attendre ! (*Le Domestique sort.*—*A Suzanne.*) Donnez-moi ces papiers... je vais les lui remettre moi-même.

Suzanne. — Vous me faites peur.

Raymond. — Oh ! ne craignez rien ! il est temps encore, Suzanne. Choisissez, gardez ces papiers, et je pars pour ne plus revenir, ou si vous me renouvez le serment que vous m'avez fait et que je survive à ce duel, je ne vous demande compte de votre vie qu'à compter de ce serment, et nous partons ensemble.

Suzanne. — J'ai dit la vérité.

Raymond. — Ah ! Suzanne, je ne savais pas moi-même que je vous aimais autant !

(*Il sort.*)

## SCENE XIV.

SUZANNE, seule.

Je viens de jouer toute ma vie, tout le passé, tout l'avenir ! Il n'y a plus qu'Olivier qui puisse me perdre ou me sauver ; s'il m'aimait comme il me l'a dit... Ah ! ce serait étrange ! (*Mettant son chapeau et son chapeau.*) Nous verrons bien !